

NOTRE ROMAN

DONA FELIPPA

A Madame la Duchesse de Gramont

Aucun tempo l'esostenni col mio volto. Mostrando gli occhi giovinetti a lui. Meccò menava in drilla parte volto.

LES RÊVES

Assis au bord de l'Océan, Christophe Colomb regardait les flots. Le soleil, près de disparaître, dorait de ses derniers rayons les églises et les remparts de Lisbonne.

La jeune femme de Perestrello, Dona Felippa, regardait son mari et son fils Diego erraient sur la plage, gisant des algues roses et des coquilles nacrées.

Felippa le suivait, donnant la main à son fils. Bienôt les pas de l'enfant se ralentirent, et s'arrêtèrent devant sa mère; il éleva ses petits bras et lui dit: "Mère, portez-moi!"

"Mère, portez-moi!" dit Felippa. "Mon mari s'est oublié au bord de la mer, comme toujours; mais vous arrivez bien à propos, Antonia; j'étais bien lasse!"

"Qu'il est joli! Il ressemble à l'enfant Jésus du saint Christophe de notre paroisse. Allons, senora, prenez mon bras et hâtez-vous: la nuit vient. Mais où est le senor Colomb?"

"Il a pris les devants," dit Felippa. "Il est sujet à de grandes distractions." "On le sait," dit Antonia: "tous ces marins sont à terre comme des poissons échoués. Ce n'est pas moi qui aurais voulu épouser un homme de mer!"

"Dona Maria Dolores de Perestrello, assis dans une grande salle voûtée du rez-de-chaussée, attendait ses enfants en filant au fuseau. Une lampe éclairait son visage noble et mélancolique, et ses habits de veuve la faisaient ressembler à une religieuse.

"Un lévrier noir, d'une grande beauté, quoique très vieux, était couché aux pieds de dona Maria, et suspendu contre la muraille, les armes et le bouclier armorié de défunt don Barthélemy de Perestrello témoignaient de la qualité des maîtres du logis.

"Dona Felippa s'attarda bien," dit dona Maria. "Avez-vous de l'eau bien fraîche, Nina?" "Elle est à la glace, senora, et les raisins et les figues ont été cueillis ce matin. Le senor sera content. Il arrive, pour sûr. Voyez comme Nero remue la queue. Je vais ouvrir la porte."

Nero s'était levé et marchait déjà à la rencontre de ses maîtres. Sitôt qu'il en eut obtenu une caresse, il se renouça aux pieds de dona Maria. Colomb et Felippa vinrent baiser la main de leur mère.

Après la messe, Colomb reconduisit sa belle mère et sa femme jusqu'à leur porte; puis, les saluant, il leur dit: "Avec votre permission, mesdames, je vais aller voir le senor Girolamo à l'ouvrage."

"C'est un chef-d'oeuvre, n'est-ce pas, senor?" dit le vieil artiste, tout en enlevant avec une brosse sèche la poussière amassée dans la barbe de pierre de la statue.

"Ce globe? vous le savez mieux que moi, senor Colombo: ce globe, c'est le monde..." "Et pourquoi le représenter ainsi, senor Girolamo, puisque beaucoup de savants soutiennent encore que la terre est plate, environnée d'une mer ténébreuse et sans fin?"

"Je ne suis pas savant, senor Colombo; mais je sais que, de père en fils, depuis plus de trois cents ans, nous représentons ainsi saint Christophe. Il dit à l'enfant qu'il portait: 'Tu es lord comme le monde, petit.' Et l'enfant lui répondit: 'Ne t'en étonne pas, Christophe, tu portes celui qui a fait le monde.' Alors, pour que les bonnes gens qui ne lisent point comprennent dans la main de l'enfant Jésus."

"Fort bien! mais pourquoi sous la forme d'un globe?" "Hé! quelle forme y donneriez-vous, senor? On l'a toujours fait ainsi. J'ai vu ce globe dans certains peintures donné pour attribué à Dieu créateur et à saint Charlemagne comme signe de la puissance impériale. Les savants auront bonne grâce à nous prouver que la terre est plate, quand ils nous auront expliqué pourquoi l'aiguille aimantée indique le nord. Ne me parlez pas de savants, senor Colombo: ils ne créent ni ne dévinrent rien. Les artistes ont bien plus d'esprit qu'eux. Dites que ce n'est pas vrai!"

"Je m'en garderai bien, senor, d'autant que je suis absolument de l'avis des artistes. Oui, la terre est ronde: les contrées connues en occupent un hémisphère, mais l'autre, l'autre moitié de la terre, croyez-vous qu'elle ne contient pas des terres habitées, et que les astres n'y éclairent autre chose que des flots?"

"Lorsque Colomb entra, il trouva sa table de travail tout embaumée de fleurs d'orange et de roses fraîchement cueillies. Il aimait passionnément les parfums: aussi remarqua-t-il dona Felippa d'avoir si gracieusement orné son cabinet. Elle lui dit: 'Cher ami, je vous prie, si vous voulez me faire plaisir aussi, dites-moi, ce que vous désirez à ce vieux Girolamo sur son échafaudage.'"

Colomb le lui raconta naïvement. Elle l'écouta sans sa réclamer, comme elle faisait d'ordinaire, et se mit à questionner son mari. Tout heureux de la voir sérieuse et attentive, Colomb, écartant les fleurs, lui expliqua le mappemonde qu'il avait tracé, lui raconta ses voyages, ses espérances, et, pour la première fois, Felippa entrevit, dans les yeux de son mari et dans ses paroles ardentes, l'idéal qui poursuivait, le monde pressenti par son génie.

Les mains jointes, elle l'écoutait avec admiration: "Ami, lui dit-elle quand il te fut dit, 'ami, je prie tant le bon Dieu, que, s'il n'a pas créé cette terre que vous souhaitez découvrir, la ferai sortir des flots pour l'amour de vous!'"

L'hiver se passa tranquillement. A l'époque des marées d'automne, Colomb revint un jour de chez le roi, portant un grand roseau d'une espèce inconnue en Portugal. "Voyez, bonne mère," dit-il à dona Maria, "le roi m'a fait présent de ce roseau que la mer a apporté sur le rivage des Açores. Il ne paraissait pas avoir séjourné longtemps dans l'eau, et, vous le savez, depuis un mois, le vent de l'ouest souffle avec violence. Ce roseau doit avoir fait presque le tour du monde et venir des grandes Indes."

"Oh! bien des rivages de l'Afrique," reprit dona Maria: "les courants marins contredisent le vent, parfois, mon fils. Pedro Correa m'a dit avoir vu sur la grève, aux Açores, une pièce de bois délicatement travaillée, et que le vent d'ouest y avait amené. Mais cela ne prouve rien: cette pièce de bois provenait peut-être d'un navire perdu en haute mer."

"(Suite à la page 7)" "Oh! oui, senora, et il m'a embrassé, le cher petit ange! Ah! si j'avais seulement une demi-douzaine d'enfants comme lui, que je serais contente! Mais il n'y a de stérilité en notre jardin que moi, pauvre créature!"

Colomb le lui raconta naïvement. Elle l'écouta sans sa réclamer, comme elle faisait d'ordinaire, et se mit à questionner son mari. Tout heureux de la voir sérieuse et attentive, Colomb, écartant les fleurs, lui expliqua le mappemonde qu'il avait tracé, lui raconta ses voyages, ses espérances, et, pour la première fois, Felippa entrevit, dans les yeux de son mari et dans ses paroles ardentes, l'idéal qui poursuivait, le monde pressenti par son génie.

IL FAUT DU SANG NOUVEAU

Le vieux système à l'Hotel de Ville devient couteux. Les taxes sont excessives et la dette nous écrase. M. Ellis se retire du Bureau de Contrôle et un homme habitué aux finances doit le remplacer. M. J. L. Payne, candidat au Bureau de Contrôle offre ses services pour cette position et il demande le support des électeurs canadiens-français.

M. Payne a fait une étude approfondie et intelligente des finances municipales et sa critique sensée a attiré l'attention de tous les électeurs. L'expérience de M. Payne comme journaliste lui permet de présenter ses réformes d'une manière habile et devrait lui attirer les votes de tous les électeurs anxieux de leur bien-être.

UN PIONNIER CANDIDAT

M. W. E. Brown, un vieux et respectable candidat à la mairie. Le passé de M. Brown à l'Hotel de Ville est tout à son crédit. M. Brown parle très bien le français, ce qui lui a valu sa réélection pendant plusieurs années comme élu du Quartier Victoria.

Il fait une lutte de géant contre les dépenses extravagantes de l'Hotel de Ville et favorise l'abolition du Bureau de Contrôle; la réduction du salaire du maire et la vente des nombreux automobiles de la ville. Sa politique est de stricte économie.

JUSTE ET ÉQUITABLE

VOTEZ J. A. P. HAYDON POUR LE Bureau des Commissaires

Bureau des Commissaires

Ottawa, 21 nov., 1924. M. l'éditeur, "Le Canadien" Ottawa, Ont.

J'ai attendu avec impatience et grande anxiété le moment de savoir qui serait maire d'Ottawa pour l'année 1925.

J'avais toujours espéré que considérant la grande expérience municipale du maire Champagne qu'il serait réélu maire par acclamation.

Depuis la mort du regretté maire Waters, M. Champagne a rempli avec dignité et grand tact la position de maire de la Capitale du Canada.

Les circonstances ont voulu qu'il ait de l'opposition et il s'est retiré de la lutte. C'est très regrettable et je suis un de ceux qui déplorent le plus la position dans laquelle se trouve placer M. Champagne.

Votre dévoué, Wm. ASHE.

VOTEZ POUR F. H. PLANT

Mettez un bon homme à la bonne place

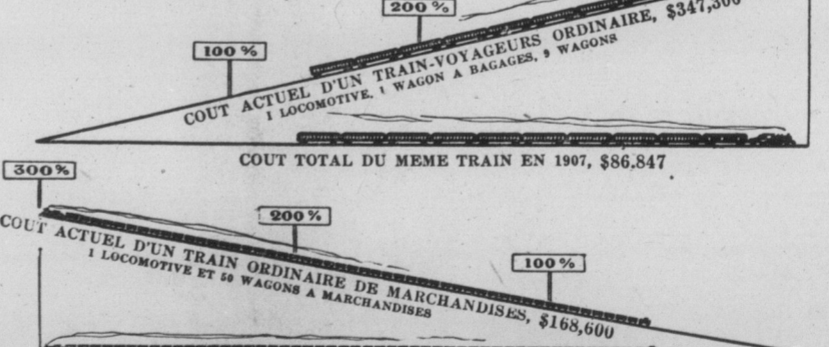
ELISEZ W. E. BROWN

COMME Maire POUR 1925

Le support des vieux amis de la Basse Ville est respectueusement sollicité

LES FRAIS D'EXPLOITATION DE NOS CHEMINS DE FER

Leur augmentation depuis une quinzaine d'années, rend difficile toute réduction de taux de transport.



Il est devenu d'importance primordiale pour la population canadienne de connaître et d'apprécier dans toute son ampleur le rôle de premier plan que les chemins de fer sont de plus en plus appelés à jouer dans un pays comme le nôtre, riche en ressources de toutes sortes, mais ne possédant qu'une population relativement restreinte pour ses vastes proportions.

Ces diagrammes sont basés sur des chiffres compilés par le Bureau des Statistiques de Chemins de Fer de Chicago, et à quelques exceptions près, s'appliquent tout aussi bien aux lignes canadiennes qui sont pratiquement dans les mêmes conditions que celles des États-Unis, au moins en ce qui concerne la construction du matériel roulant. Voici donc le détail de la composition de deux trains, l'un de voyageurs, l'autre de marchandises, avec leur coût respectif en 1907 et en 1924:

Table with 4 columns: Item, 1907 Cost, 1924 Cost, and Percentage Increase. Rows include Grosse locomotive de fret, Locomotive de train-voageurs, Locomotive de cours, Wagon à voyageurs, Wagon à bagages, Wagon à marchandises, and various freight items like 3,000 crésotés, 100 lbs., 100 tonnes, etc.



NOS BONNES MAMANS

beaux blancs, cheveux de jais, yeux d'azur ou yeux de flammes, jeunesse à son apogée, un nez à son orfèvrage, une bouche à son charme, un front qui rayonne, toutes les mamans sont bonnes.

blancs et tendres souvent, en est aussi de graves, de sévères pourtant, mais quand elles serment, toutes les mamans sont bonnes.

l'homme-encor bien plus grand restant vieilles et seules, pour finir leurs jours perdus, dans de tendresse elles veulent! dévotionnelles leur automne, elles ont été si bonnes.

cheveux gris et cheveux blancs, lèvres et douloureux rides, tous nos bons baisers d'enfants, tous sourires plus limpides, tous l'exquis couronne des chères mamans si bonnes.

PAULO.

L'HOMME ET LE CHIEN

Il y a des antipathies entre les hommes. Entre les hommes et les chiens, il peut bien y en avoir aussi. Il y en a même, et violente, entre cet homme et ce chien.

L'homme gardait un troupeau dans les Alpes. On l'avait engagé un milieu de la saison, pour remplacer l'ancien berger qui était mort d'un chaud et froid. Le chien était attaché au troupeau depuis plusieurs années. Il connaissait les brebis une par une et l'adorait en vieux maître; peut-être était-ce pour cela qu'il détestait le nouveau.

Dès le premier contact, l'homme avait reniflé, le chien avait grogné. Depuis lors, ils vivaient ensemble, seuls dans le grand pâturage décliné entre les sommets, l'homme ne savait rien de leurs sentiments rétrogrades, excepté la petite pastoure aux joues roses qui leur montait, le dimanche, à dos le mulet, les provisions pour la semaine. Mais la petite pastoure, se son amoureux attendait au bas de la pente, se souciait fort peu de la. Les brebis broutaient l'herbe rase et ne s'en souciaient pas plus. Elles-mêmes n'avaient sans doute qu'une notion confuse de ce qu'étaient l'homme et le chien. C'était une hostilité sourde, sans motif déterminé, sans manifestations brutales, mais en dedans, mais que l'on est dit toujours prête à faillir, comme un fauve tapi sous un buisson. L'homme montrait son gourd, mais ne frappait pas. Le chien montrait ses dents, mais ne mordait pas. Ils se parlaient, sèchement, l'homme avec des mots rudes, le chien par de brefs abois. Rien de plus. Mais leur accent décelait une haine contenue et rageuse qui allait plus.

Le soir, ils se couchaient tous deux dans la baraque de bois couverte de chaume. L'homme contre un paroi de droite, le chien contre celle de gauche, avec toute la largeur du réduit entre eux.

Ils avaient l'air de deux bandits enfermés dans la même geôle et attendant l'occasion de se massacrer. Mais ils avaient besoin l'un de l'autre, et ils fuyaient l'occasion à même temps qu'ils la guettaient.

Un soir, le chien qui rôdait dans les graminées poussa tout à coup un cri de douleur et accourut bécotant, vers la cabane. Il s'étendit, écha sa patte longuement, avec des gémissements inarticulés. La patte enflait. Il avait dû être piqué par un serpent. L'homme s'était approché de lui et le regardait. Vipère, couleuvre? Il y avait dans le babut de chène une tresse pour des injections de sérum aux brebis mordues. Il alla examiner la seringue, l'aiguille, les ampoules. Puis il revint près du chien. Le chien s'immobilisait maintenant, un souffle précipité gonflant et dégonflant ses côtes, la langue pendante, les yeux entrefermés, par où filtrait la lueur trop brillante des étoiles. Toute la hanche aussi s'enflammait, le secouant de soubresauts fébriles. Les mouches le harcélérent, qu'il n'avait plus la force de chasser. Longtemps, l'homme resta planté, hésitant, l'homme resta sourde aux lèvres. Le chien tombait. Les brebis, que le chien ne talonnait plus, bêlaient, désespérées comme des soldats sans chef. A la fin, elles se tassèrent, bécot compact, près de la bergerie, en flairant le vent humide.

Alors l'homme entra préparer sa soupe, après avoir craché à la croûte du chien.

Le chien guérit. Les bêtes se grisèrent très bien sans l'intervention des hommes.